

## LE ROMAN POLICIER ALGERIEN

Christiane CHAULET ACHOUR

Le roman policier a fait une apparition tardive et relativement modeste dans la littérature algérienne de langue française, dans les années 70 et demeure encore une production modeste. La société qui met en place ses structures après l'indépendance du pays n'est pas propice à ce qui fait le terreau habituel du « policier » qui émerge dans des sociétés urbaines, industrialisées et centrées sur l'individu : elle a alors tendance à mêler des tensions de modernité à un repli plus ou moins marqué sur des valeurs identitaires plus anciennes, niées ou occultées dans le contexte colonial. Il faut dire que le « policier » n'est pas le seul à chercher ses marques dans une culture en train de se construire et les récits en relation avec la guerre de sept années qui vient de s'achever prennent le pas sur tous les autres. L'heure est plus à la mémoire collective et au héros exemplaire qu'à celle d'une enquête individuelle au service d'un destin personnel.

Néanmoins, les frontières du pays sont poreuses et le public des lecteurs ne renoncent pas à une lecture qu'il a appréciée avant 1962. Pourtant la presse, essentiellement étatique et soumise aux orientations du parti unique ne se prive pas d'exprimer une double méfiance par rapport à ce genre « mineur » et « occidental », ce dernier qualifiant étant associé à la dépravation et à la déviance. Des journalistes proclament régulièrement l'inexistence du genre. Néanmoins de *Révolution africaine* regroupant 9 articles, sous le titre « A bout portant, le polar » (n°1225), lui est consacré en août 1987. Tahar Djaout exprime sa condescendance vis-à-vis de ce genre : « Pour moi, le roman policier est le genre même du roman facile, c'est-à-dire du roman relevant du procédé » (« Une étiquette d'étagère dans le magasin littéraire »). Moins catégorique dans son rejet, Noureddine Aba ne rejette pas tout le genre, « Quand il s'agit de littérature [...] je crois qu'il ne faut jeter l'anathème que sur la médiocrité » (« Noureddine Aba contre Gérard de Villiers »). Comment expliquer ces méfiance, défiance et distance par rapport au « policier » ? On peut répondre, de façon lapidaire, « C'est la faute à Mourad Saber », l'agent secret algérien, création de Youcef Khadher ! Sa naissance a été annoncée avec fracas dans le quotidien national, *El Moudjahid*, le 25 juillet 1970, sous le titre, « le roman policier algérien est né ». Le journaliste Abderrezak Merad donne alors le compte-rendu des deux premiers romans d'une série qui en connaîtra 6, publiés à la SNED : *Délivrez la Fidayia !* et *La Vengeance passe par Ghaza*. Les deux suivants sortent la même année, *Pas de « Phantoms » pour Tel-Aviv* et *Halte au plan « Terreur »* ; enfin les deux derniers en 1972, *Les bourreaux meurent aussi* et *Quand les « Panthères » attaquent*. Le roman policier se confond ici avec le roman d'espionnage et ces titres sont une commande faite à Roger Vilatimo (1918-1980) dit Vlatimo qui a écrit une bonne centaine de romans d'espionnage pour différents pays. La commande veut donner à lire aux lecteurs algériens, après le monopole institué sur l'importation et la production de la SNED, des romans populaires de la littérature policière mais en en contrôlant idéologiquement le message. Les titres montrent que le thème privilégié, politique, (après la guerre des six jours) est le conflit palestino-israélien. Youcef Khadher concentre pour chaque histoire un nombre impressionnant de stéréotype racistes, sexistes et propagandistes. Cette série est largement diffusée dans tout le pays et en bonne place pendant des années dans les bibliothèques des casernes où défilent les promotions d'appelés. Un roman avait précédé cette production d'état, aussi consensuel quant à l'idéologie diffusée : *Piège à Tel-Aviv* d'Abdelaziz Lamrani en 1967 (SNED) suivi en 1973 de *D. contre-attaque*. Ces différents titres forment ce qu'on peut appeler le premier sous-

genre du roman policier algérien avec une focalisation autour de l'espionnage antisioniste ou économique, à forte connotation militaire. Ce sous-genre domine jusqu'à la mort de H. Boumédiène en 1978.

La décennie des années 80 voit s'imposer le roman policier proprement-dit mettant en cause le « système » autour de la corruption, de la stagnation économique et sociale dont les principaux auteurs sont Larbi ABAHRI (*Banderilles et muleta*, SNED, 1981) ; Salim AÏSSA (*Mimouna*, Alger, Laphomic, 1987 et *Adel s'emmêle*, ENAL, 1988) ; Mohamed BENAYAT (*Fredy la rafale*, Alger, ENAL, 1991) ; Djamel DIB (et sa trilogie en 1986 et 1989, *La Résurrection d'Antar*, *La Saga des Djinnns* et *L'Archipel du Stalag*, à l'ENAL) ; Saïd SMAÏL (*Les Barons de la pénurie* et *L'Empire des démons*, en 1990, ENAG/ENAL) et de Rabah ZEGHOUDA, (*Double Djo pour une muette*, 1988, ENAL). Il faut citer, car ce sont les premières incursions féminines dans le genre mais des incursions peu glorieuses quant à la performance, de Zehira HOUFANI BERFAS, en 1985, *Les Pirates du désert* et *Le portrait du disparu* (ENAL) et de Hafsa ZINAÏ-KOUDIL, *Le Pari perdu* (SNED, 1987). *Adel s'en mêle* de Salim Aïssa (pseudonyme de Tahar Boukella, né en 1954) est intéressant dans la mesure où il mêle enquête policière et quête identitaire. Quelques dominantes peuvent être dégagées : contrairement aux autres genres romanesques, le roman policier algérien est une production locale, édité dans le pays ; les auteurs sont souvent des journalistes et prennent ce détour pour dénoncer l'état du pays mais avec précaution puisque le policier qui enquête est toujours un policier-fonctionnaire (difficile d'imaginer des détectives privés dans la société algérienne d'alors fortement contrôlée et étatisée !) qui fait ce qu'il peut pour punir les magouilleurs et introduire un peu de morale là où elle est devenue denrée rare. C'est ce qui déplaisait à Tahar Djaout dans l'article déjà cité : « Ce qui m'a le plus démobilisé à l'endroit du roman policier, c'est ce côté de roman sécurisant où le mal finit toujours par être maîtrisé et où l'ordre est glorifié. » Ces deux premières périodes sont donc très intéressantes sur le plan socio-politique et sur celui de la contestation timide du système.

Mais c'est le 3<sup>ème</sup> sous-genre qui se manifeste dès les années 90 et qui prend sa liberté vis-à-vis de l'officiel. On entre alors dans le roman noir et l'écrivain qui domine est Yasmina KHADRA. D'abord sous le masque de son inspecteur Llob, *Le dingue au bistouri* et *La Foire des enfoirés* (Laphomic, 1990 et 1993). Puis, en France en 1997 et 1998 : *Morituri*, *Double blanc* et *L'Automne des chimères* (aux éd. Baleine et tous réédités en Gallimard Folio policier). Yasmina Khadra a, peu après en 2001, dévoilé sa véritable identité de Mohamed Moulessehoul et s'est engagé dans une écriture plus classique de romans divers. S'éditant dans l'édition indépendante naissante après la remise en cause de l'édition étatique (SNED devenue ENAL, ENAG, ENAP), ces romans voient apparaître des enquêteurs indépendants et s'éditent en France : Karim Khodja, journaliste dans *Sérail Killers* de Lakhdar BELAÏD (Gallimard « série noire », 2000 ; il publie aussi *Takfir Sentinelle* en 2002, aux mêmes éditions) privilégiant une histoire franco-française avec des harkis et une discréditation du Front National. Farid Ouz, médecin légiste de *Meurtres au sérail* de Charef Abdessemed (éd. Métropolis, 2002) : une histoire d'échanges de crime entre un « mixte » (mère française) un « pied-noir » et les enquêteurs complètement algériens. Abed CHAREF édite aux éd. de l'Aube (L'Aube noire) en 1998, *Au nom du fils*. Enfin Rahima KARIM, aux éd. Marsa, en 2002, *Le meurtre de Sonia Zaïd* qui, d'après M. Benhaimouda est « indiscutablement le plus « britannique » (et le moins documentaire) de tous », correspondant aux critères du roman policier classique sans surcharge historique ou politique. Ils cohabitent avec les polars français de thèmes algériens comme ceux de Didier Daeninckx ou Catherine Simon.

Ces trois sous-ensembles abordent les questions violentes qui travaillent la société algérienne en profondeur, en Algérie et en France : la complexité ethnique : Français, Pieds-noirs, Algériens ; la corruption opposée à l'honnêteté, les harkis et le FLN, le FIS et la police

d'état ; le terrorisme, les islamistes et la sécurité militaire ; la société civile, les forces de sécurité, les affairistes et les crimes économiques.

Il faut noter aussi que si, au sens strict, la production algérienne n'est pas très abondante, des romans flirtent de près avec le genre comme *Le Passeport* d'Azouz BEGAG ( Seuil, 2000), *Les Vigiles* de Tahar DJAOUT (Le Seuil, 1991), *31, rue de l'Aigle* d'Abdelkader DJEMAÏ (Michalon, 1998), *L'Homme de la première phrase* de Salah GUEMRICHE (Payot & Rivages, 2000), *Le Serment des barbares* de Boualem SANSAL (Gallimard, 1999). On constate une dominante para-policrière de ces romans qui ne sont pas perçus comme des « polars » mais qui en adoptent bien des stratégies. C'est sans doute dans ce flirt entre « polar », réalisme et roman de dénonciation sociale que l'on trouve le meilleur de la littérature policière algérienne.

[RÉFÉRENCES - Redha BELHADJOUJIA, *Traitement de la notion de suspense dans le roman policier algérien ou la naissance du polar en Algérie*, Thèse de Magister, Alger, 1992. Beate BECHTER-BURSTCHER, *Entre affirmation et critique. Le développement du roman policier algérien d'expression française*, Thèse, Paris IV, 1998 – Miloud BENHAÏMOUDA, *Formation du roman policier algérien – 1962-2002*, 716 p., Thèse, Cergy-Pontoise, 2005. La somme la plus conséquente et documentée sur la question.]